

Les Martyrs de la *Passion de Perpétue et de Félicité*.

Le premier texte latin chrétien.

La *Passion de Perpétue et de Félicité*, longtemps négligée, a le grand mérite de nous présenter le premier texte latin chrétien et la relation directe d'une des premières persécutions en Afrique, province romaine de grande culture, dont sont originaires presque tous les derniers grands auteurs latins, païens et chrétiens, d'Apulée à Augustin. Auparavant, nous n'avons sur les martyrs chrétiens que le témoignage en grec de *La Lettre des Églises de Lyon et de Vienne*, conservée dans *l'Histoire Ecclésiastique* d'Eusèbe : elle nous rapporte les événements dramatiques qui se sont déroulés à Lyon en 177, où Blandine, souvent comparée à Perpétue, se comporte dans l'arène « en vaillant athlète ». Le récit grec du *Martyre de Polycarpe* est plus succinct et plus difficile à dater : il a lieu à Smyrne, entre 155 et 177. Même s'ils reposent sur des témoignages oculaires, aucun de ces récits n'a la valeur d'une relation faite par les martyrs eux-mêmes, ici Perpétue et Satorus.

Jusqu'à la fin du II^e siècle, les persécutions étaient sporadiques, avec des temps morts. Elles éclataient comme des flambées de colère, parfois aveugles, à n'importe quelles instigations : juifs et chrétiens n'étaient guère différenciés et tombaient sous le coup des mêmes édits¹. La diaspora juive existait déjà et, dans la Rome cosmopolite, elle était relativement bien acceptée : le poète Tibulle se moque gentiment de la coutume de chômer le jour du sabbat ; cependant, leur religion inquiète. En revanche, les Juifs de Judée ne sont pas loin d'être le cauchemar des procurateurs romains. C'est une population turbulente, toujours impatiente de secouer le joug romain. L'Empereur Marc Aurèle s'exclamera « qu'il a enfin trouvé un peuple pire que les Sarmates, les Marcomans et les Quades » (de Germanie !). Rien d'étonnant à ce que l'historien latin Suétone perçoive « un certain Chrestos » comme un agitateur public². La distinction se fera entre juifs et chrétiens lorsque le christianisme débordera dans tout l'Empire, gagnant les Romains eux-mêmes, ce que Tacite déplore, comme « une superstition exécrationnelle »³. Si le voyage de Paul à Rome fut sans doute une erreur diplomatique pour son élargissement, il fut certainement d'une importance spirituelle majeure. Mais ce n'est probablement pas lui qui conseilla aux soldats de refuser la prestation du serment « pour le salut de l'Empereur » et le port de la couronne civique, censée récompenser de bons et loyaux services. Tertullien les y encouragera⁴. En raison de ces refus, il y aura bon nombre de martyrs militaires.

Il importe aux autorités romaines d'enrayer ce qui ressemble fort à une vague de rébellion, confirmée chez les laïcs par des conciliabules secrets, dont on rapporte des horreurs. Le terme consacré est celui de « superstition », nouvelle et étrangère. De plus, en se répandant, le christianisme naissant a éclaté en une multitude de schismes et d'hérésies, qui s'ajoutent aux sectes dites gnostiques⁵. Les disputes sont fort âpres et l'Empereur Julien écrira : « il n'y a de pires ennemis pour les chrétiens que les chrétiens eux-mêmes ». Il faudra attendre le Concile de Nicée, en 325, pour que l'on clarifie les dogmes face à la montée de l'arianisme, qui ne sera pas liquidé pour autant⁶.

Les premiers édits impériaux ne visent pas tant les chrétiens déjà convertis qu'ils ne tentent d'enrayer l'extension de doctrines semeuses de troubles, en interdisant tout prosélytisme. Le baptême n'étant conféré qu'en cas de danger mortel, on entend décourager les jeunes catéchumènes, mais on ne s'y attaque guère que sur dénonciation. En Bithynie, à Plinie qui se demande ce qu'il doit bien faire des chrétiens, Trajan déclare : « il n'y a pas lieu de les rechercher »⁷. Cependant, les interrogatoires sont généralement pris en note par des scribes rompus aux techniques de la sténographie. Les communautés chrétiennes entendent accompagner ainsi et soutenir jusqu'au bout les accusés. C'est cet interrogatoire, sec et sans commentaires, qui nous est parvenu sous le nom d'*Actes des Martyrs de Scillium*. Le récit émouvant de la *Passion* est d'un tout autre intérêt. Perpétue ne nous livre par l'interrogatoire

intégral, mais le rédacteur plus tardif des *Actes*, certes beaucoup moins authentiques, a pu pourtant avoir connaissance de ces « minutes » d'audience.

En 203, à Carthage, éclatent des dissensions aussi oiseuses que violentes à propos des cimetières chrétiens : elles mettent le feu aux poudres, déclenchent des émeutes et une épidémie de dénonciations. Le procureur Hilarianus, fraîchement nommé, se doit de réagir. Septime Sévère n'était pas foncièrement hostile aux chrétiens, mais il devait son avènement aux légions⁸. Il vient de prendre un édit, moins flou que les précédents, interdisant clairement tout prosélytisme, juif comme chrétien. Il doit faire un voyage en Afrique, sa patrie d'origine, et il faudra célébrer comme il convient l'anniversaire de son fils Géta. Hilarianus cède à la pression populaire et procède à des arrestations.

Comment est composée la *Passion*.

La *Passion* recevra immédiatement une large diffusion. St. Augustin nous apprend qu'elle est lue chaque année à la date anniversaire du martyr, ou « naissance à la vraie Vie ». Le récit des événements est encadré d'une Introduction et d'une Conclusion apparemment de la même main, ce qui est conforme aux habitudes de la rhétorique antique, comme de la prédication du temps. Il n'est plus possible d'attribuer au prestigieux prosateur que fut Tertullien ce style lourd et alambiqué, entaché de formes populaires non syntaxiques. En revanche, cette présentation fut peut-être l'œuvre d'un clerc disciple de Tertullien, doté d'une bonne connaissance scripturaire, mais moins grand styliste. Tertullien lui-même cite la *Passion* avec vénération⁹. Le récit est placé sous le signe des révélations de l'Esprit aux tout derniers jours, annoncées par *Joël* (2, 28) et les *Actes des Apôtres* (2, 17) : « je répandrai de mon Esprit sur toute chair et leurs fils et leurs filles prophétiseront... les jeunes gens auront des visions et les vieillards auront des songes ». Or, les chrétiens sont persuadés de vivre la Fin des Temps, inquiétude naturelle en cette époque troublée. Nos actuelles communautés « charismatiques » attendent aussi de l'Esprit des inspirations directes.

Le récit de l'arrestation est fort abrupt ; le texte est baigné de lacunes et de non dits, qu'il importe de ne pas transformer en certitudes. L'auteur est un témoin oculaire, sans prétention littéraire. Est-ce le diacre Pomponius, qui accompagne et reconforte les martyrs ? Les incarcérés sont de jeunes catéchumènes, conformément au décret, mais le narrateur ne semble pas les connaître avec précision, en particulier la famille de Perpétue, à moins qu'il ne tienne pas à révéler des détails susceptibles de provoquer d'autres inculpations.

Il passe rapidement la plume à Perpétue, puis à Saturus. C'est Perpétue qui raconte elle-même son emprisonnement et les visions dont elle a bénéficié. Les commentateurs modernes n'ont pas manqué de considérer ces récits comme des hors-d'œuvres imaginés par un clerc, à des fins d'édification, comme le seront plus tard tant d'autres *Passions* tardives¹⁰. Seule une étude minutieuse de ces songes permet de conclure à leur authenticité.

Il va sans dire que les martyrs n'ont pu raconter leur supplice et que Félicité, l'esclave, est incapable de rédiger un récit. C'est le narrateur qui reprend la plume pour décrire et commenter la scène de l'arène. La *Passion* est donc la réunion des récits de quatre auteurs différents, dont aucun ne saurait être Tertullien, qui ne fut pas un témoin oculaire, ce qui est une garantie supplémentaire d'authenticité. Une autre preuve, si l'on lit le texte attentivement, consiste en la sincérité des martyrs, qui ne songent nullement à voiler leurs faiblesses humaines : chacun garde sa personnalité.

Vibia Perpetua et sa famille.

Il semble bien que la « rafle » ait surtout porté sur des esclaves : Perpétue paraît la seule issue de la haute société. On sait que sa famille est originaire de Thurburbo Minus et qu'elle appartient à ceux que Cicéron appelle les *honestiores*, sans qu'il soit possible de trancher entre la grande bourgeoisie municipale et la noblesse sénatoriale ; elle est sans doute

d'origine grecque, comme l'indique le nom grec du jeune frère Deinokratès, et parce que Perpétue converse spontanément en grec, qui paraît être sa langue maternelle. Elle a fait un beau mariage, ce qui lui vaut le rang patricien de matrone, reconnaissable au port de la *stola*, robe généralement bordée d'une bande brodée. Sa beauté délicate réussira à émouvoir la foule et, dans l'arène, elle a le réflexe d'une femme élégante, en songeant avant tout à rattacher sa chevelure. Son mari ne peut être qu'un haut personnage ; est-il africain de naissance ou est-ce un magistrat romain ? Les hypothèses ne manquent pas pour expliquer une absence étonnante. Il y a effectivement à Rome une famille patricienne connue, les Vibii. Un haut rang pourrait expliquer l'indulgence du procureur et la disparition du mari, qui, comme le père, doit s'estimer couvert d'une honte insupportable. D'ailleurs, s'il est romain, sa situation est fort embarrassante et même tragique¹¹.

Enfant chérie de son père, Perpétue a reçu une bonne éducation, sans pourtant atteindre celle d'un jeune homme de son milieu, comme en témoigne son style, presque toujours oral et qui reflète surtout la lecture de la Bible. D'un naturel gai et aimant, elle vit dans une famille heureuse, entre ses parents, deux frères, dont l'un est catéchumène, mais, semble-t-il, pas arrêté, et une tante. Le jeune frère qu'elle regrette est mort à l'âge de sept ans, d'un affreux cancer ou d'une lèpre au visage. Peu de précisions sur cette famille. La mère, comme on peut s'y attendre, est assez effacée, mais le père, resté païen, est manifestement d'un caractère emporté. C'est de lui que Perpétue tient sa vivacité et même son arrogance. Elle ne ménage pas le tribun qui la garde et sait imposer ses volontés. La foule souhaite assister à un spectacle, avec tableaux vivants, comme au théâtre, souvent d'un réalisme atroce, mais avec toute une mise en scène. C'est la coutume. Les chrétiens figurent souvent dans une chasse fictive (*venatio*). Ici, il s'agit de représenter un sacrifice, où les hommes doivent être costumés en prêtres de Saturne, vêtus d'écarlate, et les femmes en prêtresses de Cérès, vêtues de blanc avec un bandeau d'or ; Tertullien note que le public aime ce contraste de couleurs. Perpétue refuse fermement ce déguisement et, chose étonnante, on s'incline !

Elle a conscience, par son martyre, d'avoir gagné un « mérite ». Elle en fait bénéficier son jeune frère défunt, non baptisé, comme l'a noté Augustin. Il lui apparaît en songe dans un lieu de souffrance, qui n'est autre qu'un « purgatoire », même si le mot n'apparaît qu'au Moyen-âge. En effet, Deinokratès ne mérite ni le paradis, réservé aux martyrs, ni la damnation, l'enfant n'est pas coupable et a souffert. Nous sommes loin des dogmes trop rigides. Même non baptisé, il est « racheté » par le sacrifice et la foi de sa sœur : il entrera guéri dans un jardin où l'eau coule à flots, image de la grâce divine, ce que les chrétiens appellent le *refrigerium* (lieu de rafraîchissement).

La jeune mère aime profondément son enfant nouveau-né ; quand on le lui apporte, sa prison lui semble un palais et son seul réconfort sera d'apprendre que l'enfant, miraculeusement sevré, lui survivra. Forte dans l'arène, elle avoue ses faiblesses humaines : peur dans les affreuses ténèbres du cachot et crainte de la souffrance, épreuves auxquelles sa vie de jeune patricienne ne l'a guère préparée. Elle voit en songe l'échelle qu'elle devra escalader toute garnie de poignards et de coutelas prêts à la lacérer, vision de cauchemar que l'on n'a pas manqué de psychanalyser. Une fois dans l'arène, elle n'a pas conscience de l'attaque de la vache. L'explication religieuse dit qu'elle est ravie « en extase », la psychologie moderne parlera d'un état de choc, les deux explications ne s'excluant pas. Devant le coup maladroît du jeune rétiaire troublé, la jeune femme cède au désir d'en finir au plus vite et appuiera le glaive sur sa gorge, geste spontané ou courageux, qui ne correspond nullement à un suicide, comme on l'a parfois commenté¹².

En réalité, le choix « inhabituel » nous dit le narrateur, d'une vache fougueuse, mais au fond peu dangereuse, suggère qu'Hilarius songeait seulement à infliger une leçon à une jeune patricienne égarée : traînée hors de l'arène, elle aurait été recueillie et soignée par les

siens, comme le furent bon nombre de « confesseurs ». C'est l'insolence de Saturus qui déclenche la colère de la foule et qui paraît bien être responsable de son exécution.

En dépit des fouilles archéologiques modernes, nous n'avons encore aucune certitude sur le lieu de sa sépulture, mais ses reliques furent certainement préservées.

Saturus, le catéchiste.

L'ambiguïté du terme *frater*, qui s'applique à la famille comme aux membres de la communauté chrétienne, ne facilite pas les identifications. Est-ce le frère catéchumène ou Saturus qui suggère à Perpétue de demander un songe prophétique ? Ce qui est sûr, c'est que Saturus a « instruit » les jeunes gens et qu'il s'est livré spontanément, en s'estimant responsable de leurs arrestations. Son nom, d'origine grecque, est assez courant chez les esclaves. Quel qu'il soit, le catéchiste connaît parfaitement *l'Apocalypse de Jean* et fait partie de ces chrétiens fougueux, encouragés par Tertullien, qui n'hésitent pas à courir d'eux-mêmes au martyre, pour imiter la Passion du Christ. Cyprien se montrera beaucoup plus modéré.

Son caractère orgueilleux se révèle dans sa fierté d'être jugé digne du martyre, le plus haut grade chrétien : il s'imagine porté par les anges, qui lui font hommage et qui l'admirent à son arrivée au paradis. Qui plus est, à la porte, il voit son évêque et un prêtre docteur qui se jettent à ses pieds, tandis que les anges les gourmandent sévèrement, en prenant à leur compte les reproches que Saturus leur faisait manifestement sur terre : on voit pointer l'opposition naissante entre l'exaltation de certains martyrs et l'enseignement de la hiérarchie catholique. Tertullien lui-même versera dans l'hérésie. La hauteur de Saturus se manifeste à toute occasion : il injurie les visiteurs, lors de son dernier repas et, dans l'arène, menace les spectateurs et le procureur lui-même. La foule explose de colère, exige que les martyrs soient passés par les verges et surtout qu'on les égorge sous ses yeux, ce qui rend toute grâce impossible. Devant cette audace, qui stupéfie les païens, on s'étonne qu'il avoue une peur panique des ours. Comme une grâce, il mourra inondé de sang par la morsure d'un léopard, sous les sarcasmes de la foule, mais en convertissant le soldat Pudens.

Cette intransigeance, à la limite de l'orthodoxie, nous émeut moins que le calme héroïsme de Perpétue et de Félicité. Cependant, son rôle de chef de file lui vaudra de figurer le premier sur la dalle de la basilique de Mçidfa, où sont énumérés tous les martyrs de la *Passion*¹³.

Félicité et les autres condamnés.

Rien ne nous indique dans la *Passion* que Félicité soit l'esclave de Perpétue : elle l'aurait mentionné. Les deux jeunes femmes ne sont réunies que dans l'arène, où Perpétue relève la jeune accouchée qui s'écroule, geste très naturel. Pour le rédacteur, Perpétue et Félicité sont les deux grandes figures de la *Passion* ; elles forment un couple, même pour Augustin, en raison de leurs noms prédestinés, dont l'association signifie « éternelle félicité », ce qui sera justement leur sort. Souvent unies dans leur culte, elles forment un contraste symbolique qui séduira les artistes, par exemple sur la mosaïque de Ravenne, au V^e ou VI^e siècle : Perpétue porte la tenue des grandes dames et Félicité celle des esclaves. Il va sans dire que ces représentations imaginaires ne peuvent nous renseigner sur leur véritable apparence : aucun portrait du temps ne nous est parvenu.

Les esclaves forment un groupe séparé de la matrone. Félicité est seulement présentée comme la « compagne d'esclavage » de Revocatus (*conserua*) ; les *Actes*, peut-être d'après l'interrogatoire, disent « son frère » ; elle aurait un mari païen. En raison de son état, sa situation est particulièrement dramatique : la loi romaine interdit la mise à mort d'une femme enceinte, ce qui tuerait aussi un enfant innocent. Elle risque donc de rester seule, sans le soutien des autres martyrs, ce qu'elle redoute légitimement. Son accouchement prématuré suit la prière de ses compagnons. On a fait venir une sage-femme (*opsetrix*), mais son lait coule

encore quand on la traîne dans l'arène, ce qui horrifie les spectateurs. Quand il s'agit de coupables, la foule romaine, comme bien d'autres foules, ne recule devant aucune cruauté, mais elle tient à la décence et, versatile, manifeste même une certaine compassion : elle exige que les jeunes femmes soient revêtues de tuniques flottantes. Félicité meurt comme les autres, sans un cri. Comme Perpétue, elle se contentera de savoir que sa fille, recueillie par une femme de la communauté, lui survivra. Elle fera l'objet d'un culte en Afrique et même à Rome¹⁴.

Les autres condamnés, Revocatus, Saturninus et Secundulus, apparaissent peu, mais ils figurent tous sur l'inscription de Mçidfa. Pour le rédacteur des *Actes*, Saturus et Saturninus seraient deux frères, de naissance libre, mais peut-être a-t-il été entraîné par l'assonance : tous ces noms sont courants en Afrique. Comme Saturus, Saturninus est possédé du désir exalté du martyr, qu'il souhaite le pire possible, en affrontant toutes les bêtes, ce qui lui vaudra la plus glorieuse couronne. Quant à Secundulus, il meurt en prison, d'un coup de glaive, victime d'une brutalité, à moins qu'il ne s'agisse d'un geste de pitié, la mort par le glaive paraissant la plus douce.

La sincérité du récit nous est confirmée par le narrateur, choisi par Perpétue, qui s'estime investi d'une mission. Perpétue se détache donc comme la figure centrale de la *Passion*, non seulement par son courage tranquille et sa grandeur d'âme, mais aussi par sa foi rayonnante. Non dépourvue de faiblesses humaines, elle est forte avec le Christ. En dépit de son style familier, sans grande prétention littéraire, elle illustre un des plus beaux textes chrétiens antiques. Son influence s'exercera sur d'autres *Passions* africaines, mais qui n'atteindront pas la même profondeur d'émotion. Quant au trajet suivi par des reliques précieuses, les textes anciens et même les fouilles archéologiques ne nous renseignent pas là-dessus. Il appartient aux spécialistes de l'histoire de Vierzon de l'expliquer.

Notes.

1. Contrairement à ce que disent des auteurs chrétiens, même l'édit de Dèce, vers 250, n'est pas spécifique. Il repose sur l'organisation générale de sacrifices dans tout l'Empire. Voir S. Déléani, *S. Cyrien, Lettres 1-20*, Et. Aug., Paris, 2007, p. 123.
2. Suétone, Claude, 25,3.
3. Tacite, *Annales*, 15,44. Le terme *superstitio* (nouvelle ou étrangère) qualifie le christianisme chez tous les auteurs païens : Pline, Lettre 96, 8 ; Suétone, Néron, 16,2.
4. Il écrit un traité *Sur la Couronne*, affirmant qu'elle devait rester l'apanage des seuls martyrs.
5. Le nombre d'hérésies relevées par S. Jérôme est stupéfiant : voir la thèse érudite de B. Jeanjean, *Saint Jérôme et l'hérésie*, Et. Aug., Paris, 1999.
6. On sait que l'arianisme, du nom du prêtre Arius, niait la divinité du Christ. Il gagna tous les pays barbares.
7. Pline, lettre 97.
8. Il s'était fait soigner par un esclave chrétien et lui avait confié son fils.
9. Mais avec une erreur de mémoire qu'il n'aurait certainement pas commise s'il avait participé à la rédaction.
10. Voir H. Delehaye, *Les Passions des martyrs et les genres littéraires*, Bruxelles, 1921.
11. Selon Tacite, *Annales* 13, 32, sous Néron, Pomponia Graecina, membre de la famille impériale et femme de consul, est accusée de pratiquer des « superstitions

étrangères » (= christianisme). Selon l'ancienne coutume, elle est livrée au jugement de son mari, qui convoque le conseil de famille pour la déclarer innocente. Dans une situation analogue, le mari de Perpétue pouvait-il condamner ou innocenter lui-même sa femme ?

12. C'est le geste du gladiateur vaincu dans l'arène.
13. Dans un faubourg de Carthage. Voir les recherches d'Y Duval, *Loca sanctorum*, Paris, 1982, qui croit l'inscription d'époque byzantine. La basilique ne peut donc être identifiée avec la *Basilica Maior*, où auraient été ensevelies Perpétue et Félicité, selon Victor de Vite.
14. À Rome, oratoire de Félicité, intégré aux thermes de Titus ; chapelle souterraine de la catacombe Massima ...

Jacqueline Amat professeur émérite de l'Université de Bretagne Ouest

Éditrice de la « *Passion de Perpétue et Félicité* » (*SOURCES CHRÉTIENNES*)